

La rumeur te nie ? Nie la rumeur !

Pascal Froissart

Source : Froissart, Pascal, 1998 : 71-86.
In Desgoutte, Jean-Paul, Froissart, Pascal & al., 1998.
La figure du sujet en sciences humaines.
Paris : L'Harmattan, 95 pages.

La rumeur est un objet d'études aussi passionnant qu'impossible à circonscrire. Or son rapport à l'intersubjectivité, et au sujet en général, est un axe de recherche peu développé, encore que riche de potentialité : la rumeur est-elle un phénomène qui place le sujet au centre de son discours ou qui l'exclut radicalement ? Pour explorer l'intersubjectivité de la rumeur et, mieux, pour tenter de « *rendre compte de la résonance de ce qui s'énonce* », thème commun à l'Atelier¹, je vais prendre l'occasion de la re-publication d'un ouvrage sur la question... et surtout sur son exploitation par un révisionnisme bon teint.

Les 5 dépêches de Ponsonby

Il y a quelques mois, je reçus par la poste une enveloppe à l'en-tête de l'Université Paul-Valéry de Montpellier. À l'intérieur, un formulaire, avec pour titre un « *VIENT DE PARAÎTRE* » tonitruant. Il s'agissait d'un bon de souscription pour une œuvre dont on précisait : « *Attention ! Cet ouvrage au tirage limité est vendu hors commerce. Vous ne le trouverez ni en librairie ni en bibliothèque* ».

*Au sommaire de cet ouvrage, la rumeur du passage des troupes russes en Grande-Bretagne, l'infirmière mutilée, le bébé sans mains, le Canadien crucifié, l'usine de transformation de cadavres, et une foule d'autres rumeurs, fausses nouvelles et légendes de la Première guerre mondiale qu'il reste encore à étudier plus en détail.*²

Je regardai le titre, et l'auteur, et décidai de commander. Quand l'ouvrage me parvint, je me souvins des raisons qui m'avaient poussé à sauter sur l'occasion. Je me rappelai en fait que *Mensonges et rumeurs en temps de guerre*, titre de l'ouvrage en question, rédigé par Arthur Ponsonby en 1928, et que j'avais entre les mains, avait été très souvent cité dans le cadre des recherches sur la rumeur.

¹ Cette communication a été présentée le 19 mars 1997 dans le cadre de l'Atelier de recherche « Intermédia » de l'Université de Paris VIII (sous dir. POUPON-BUFFIÈRE, Martine & Jean-Paul DESGOUTTES). Qu'on veuille bien pardonner le style de la communication orale.

² PLANTIN, Jean, 1996. *Bon de souscription*. Diffusion par liste privée (?).

En particulier, les incontournables psychosociologues Allport & Postman y trouvèrent un exemple si beau qu'ils en firent, dans leur livre-phare de 1947, *La psychologie de la rumeur*³, l'illustration-type d'un mécanisme qu'ils pensaient définitif : le phénomène "boule de neige". Ils croyaient en effet avoir trouvé que toute rumeur grandit et s'augmente de bouche en bouche, au fur et à mesure de sa progression. En fait, on n'a jamais pu en apporter la preuve empirique mais l'exemple – extrêmement fort – est resté gravé dans toutes les mémoires et largement repris dans les recherches ultérieures⁴.

Sous la tête de chapitre « *Comment on fabrique une nouvelle* », on y lit l'histoire horrible de « *La chute d'Anvers. Novembre 1914* » en cinq dépêches.

[1.] *À l'annonce de la chute d'Anvers, on a fait sonner les cloches [en Allemagne].*

La Kölnische Zeitung

[2.] *Selon la Kölnische Zeitung, le clergé d'Anvers a été contraint de sonner les cloches lorsque la forteresse a été prise.*

Le Matin

[3.] *Selon des informations que Le Matin tient de Cologne, les prêtres belges qui ont refusé de sonner les cloches à la prise d'Anvers ont été écartés de leur fonctions.*

Le Times

[4.] *Selon le Times, citant des informations de Cologne, via Paris, les malheureux prêtres qui ont refusé de sonner les cloches à la prise d'Anvers ont été condamnés aux travaux forcés.*

Le Corriere della Sera

[5.] *Selon une information du Corriere della Sera, via Cologne et Londres, il se confirme que les barbares conquérants d'Anvers ont puni les malheureux prêtres belges de leur refus héroïque de sonner les cloches en les pendant à celles-ci la tête en bas, comme des battants vivants.*

Le Matin

Repris par les uns et les autres, l'exemple semble représenter fidèlement le processus de la rumeur, aussi fabulatrice qu'inventive, aussi perverse que mécanique. Les commentaires vont bon train. Pour les uns,

³ ALLPORT, Gordon Willard & Leo Joseph POSTMAN, (1947) 1965 : 214-215. *The Psychology of Rumor*. New York : Russel & Russel, 247 pages.

⁴ Par exemple, KUNCZIK, Michael, 1992 : 4. « En guise d'introduction ». *La guerre et la censure – inséparables ?* Bonn : Fondation Friedrich-Ebert, coll. « Communication manual », 31 pages. (Dans cet ouvrage à visée pédagogique, Kunczik cite les 5 dépêches, sans les commenter, puis démarre sur le rôle de la propagande en temps de guerre...)

DURANDIN, Guy, 1957 : 1-2. *Les rumeurs. Les camps de déportés. Le problème des handicapés*. Paris, Centre de documentation universitaire, coll. « Les cours de Sorbonne », pages 1-46.

REUMAUX, Françoise, 1996 : 157-161. *La veuve noire – Message et transmission de la rumeur*. Paris, Méridiens Klincksieck, coll. « Sociétés », 1996, 188 p., bibl., index, ill.

*la rumeur s'est formée, en se nourrissant de toutes les craintes que pouvaient éprouver des populations victimes de la guerre et en se nourrissant aussi, au passage, de stéréotypes moraux. Il y a lieu d'ailleurs de remarquer que, si l'écart entre le fait initial et la version finale est immense, au contraire le passage d'une version à la version suivante ne dépasse guère les limites du vraisemblable.*⁵

Pour les autres,

*il n'y a donc aucune distorsion dans le message, dont la cohérence est au contraire de plus en plus forte. [...] La chaîne qui nous est donnée à lire apparaît en effet comme un tout : on part du *Matin* et on revient au *Matin*. Les informations données par le *Times* et le *Corriere* ne sont pas perçues comme des récits, mais comme des commentaires : elles ne sont que les parties d'un tout, ce qui explique que seul le communiqué final ait une perfection que n'ont pas les étapes intermédiaires.*⁶

D'aucuns enfin y voient un « *exemple fascinant de progression en "boule de neige"* », un cas « *typique de rumeurs de guerre* », de « *projection complémentante* » et « *d'assimilation* » à des affects préexistants :

*Le noyau de vérité originale est le fait simple et vérifiable que les cloches d'Anvers ont été sonnées en Allemagne pour célébrer la prise d'Anvers. Mais le noyau se perd du fait de l'assimilation à une haine préexistante et l'appréhension que les Huns [sic] vont commettre des atrocités en toute circonstance.*⁷

Las ! toutes ces remarques sont réduites à néant par une observation nouvelle, aussi stupéfiante que radicale. Les cinq dépêches de Ponsonby, c'est du pipeau. Du canular en barre. Oui, Ponsonby (qui sera pourtant député, et même chef de cabinet du Premier ministre !) a commis un faux. Un très beau faux, même, car l'histoire est digne d'un romancier. D'abord, les 5 dépêches sont totalement fictives. Ensuite, Ponsonby ne les a même pas inventées : il les a recopiées et traduites. De qui ? Retournement de l'Histoire, d'un journaliste allemand, qui voulait montrer la malignité des services de propagande ennemis⁸. Ponsonby l'a pompé sans ambages, sans citation de source, ou de date. Il n'était pas étonnant alors que l'exemple connaisse une telle postérité, s'il avait été construit *de manière* à montrer la perversité des services d'information de guerre.

⁵ DURANDIN, Guy, 1957 : 1-2. *Op. cit.*

⁶ REUMAUX, Françoise, 1996 : 161. *Op. cit.*

⁷ « *A fascinating instance of snowballing* », « *Typical of most wartime bogies* », « *the operation of complementary projection is obvious* », « *The kernel of original truth is the simple, verifiable fact that church bells were rung in Germany to celebrate the taking of Antwerp. But the kernel is lost through its assimilation to pre-existing hate and to the expectancy that the Huns will under most circumstances commit atrocities.* » ALLPORT, Gordon Willard & Leo Joseph POSTMAN, (1947) 1965 : 214-215. *The Psychology of Rumor*. New York : Russel & Russel, 247 pages.

⁸ —, 1915. « *Was sich aus einer Nachricht machen läßt (Ce qu'on peut faire d'une nouvelle)* ». *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, 4 juillet.

La révélation de la supercherie est déjà propre à gonfler le chapitre d'une critique du concept de rumeur. Mais elle n'est cependant pas mon fait. La paternité va au préfacier, traducteur et rédacteur des notes de l'édition de Ponsonby que j'avais reçu par souscription. Son nom, Jean Plantin. Cela ne m'a rien évoqué, évidemment, à peine me suis-je souvenu que j'avais fait le chèque à son nom. Bon. Et alors ?

J'ai alors porté davantage attention au travail de ce nouveau venu dans le petit monde des chercheurs sur la rumeur. La nouvelle édition dont il est l'initiateur est bien belle (« *Couverture deux couleurs avec rabats* », ainsi qu'annoncé dans le bon de souscription) et très complète : près de cent notes de bas de page, une bibliographie de sept pages, des notices biographiques des auteurs cités, etc. Je trouvais de même que le coup des « *cinq dépêches de Ponsonby* » était bien vu, même si la découverte des sources du canular revenaient à un autre chercheur encore⁹. Beau boulot.

Je ne pouvais pas m'attendre à ce que je découvrirai bientôt sur le rabat de la couverture. En capitales rouges sur le beau papier vergé, ces mots sinistres : *Cahiers d'histoire révisionniste n° 1*. Je sursautai. Puis je tressautai en me plongeant dans la bibliographie : six lignes pour Faurisson (auteur qui lança le mouvement révisionniste en France, en focalisant « *son entreprise de négation de la réalité du génocide sur les chambres à gaz, conscient qu'il est de se trouver là devant une originalité absolue du système nazi* »¹⁰), deux lignes pour Pressac (historien autodidacte qui fit l'exposé objectif et glacial de la gestion des chambres à gaz), et je ne sais combien d'autres ouvrages publiés par la librairie *La vieille taupe*, où l'on trouve davantage *Rivarol* que *Luttes ouvrières...* Le tout à côté de Morin, Reumaux, Brunvand, Rouquette, Campion-Vincent, tous "mes" auteurs. Oui, à côté. « *Ça me troue !* », comme dirait l'héroïne de Brétécher.

La préface est encore plus explicite, sans équivoque aucune. Elle se termine par un « *Appel aux lecteurs* » visant à récolter les preuves que les chambres à gaz n'ont pas existé, ou en tout cas, qu'il faut en rénover « *l'image* » !

Nous nous permettons d'autre part de renouveler l'appel lancé par le professeur Faurisson en 1991 dans la revue révisionniste américaine The Journal of Historical Review. Il serait particulièrement intéressant de retrouver des articles de presse ou tout autre espèce d'information sur des gazages de Serbes par les Allemands, les Autrichiens et/ou les Bulgares au cours de la Première Guerre mondiale. Mais nous souhaiterions élargir les recherches et retrouver la trace à n'importe quelle époque et dans n'importe quel pays de gazages mythiques ou supposés réels. [...] En fonction des résultats de cette enquête, il sera peut-être alors possible à l'historien et au sociologue spécialiste des rumeurs d'apporter un nouvel éclairage susceptible de modifier l'image que nous avons aujourd'hui de la « solution finale ». [Les italiques sont miennes.]

⁹ READ, James Morgan, 1941 : 25. *Atrocity Propaganda. 1914-1919*. New Haven (Connecticut) : Yale University Press, 319 pages.

¹⁰ FRESKO, Nadine, 1990 : 1004. « Révisionnisme – Les "révisionnistes" négateurs de la Shoah ». *Encyclopædia Universalis. T. 19*. Paris : Encyclopædia Universalis, 1051 pages.

Quoi ? m'étranglè-je. Que vient faire le « *spécialiste des rumeurs* » dans ce fatras idéologique du plus mauvais aloi ? Qu'attend-on de lui ? Qu'il prouve que les gazages ont été « *mythiques ou supposés réels* ». Mais je n'en ai rien à faire, moi. Et d'abord, le titre initial du bouquin ne parle pas de rumeur, mais de fausseté et de mensonges (le titre original est *Duplicité du temps de guerre. Incluant une collection de mensonges diffusés parmi les nations pendant la Grande guerre*¹¹). Quel sombre rapport y a-t-il donc entre la volonté de "réviser" l'Histoire (et non de contribuer à son écriture, ce qui montre bien la part idéologique du projet) et l'étude des rumeurs ?

Après réflexion, le rapport entre révisionnisme et rumeur est bien plus clair qu'on ne pense. La rumeur est, je vais tenter de le montrer, un concept qui contient en germe sinon un fascisme rampant, du moins un hygiénisme social tout aussi repoussant. Et je vais tenter de montrer ici que le noyau premier permettant le rapprochement entre des thèses de fous furieux (car il faut en tenir une couche pour négocier sur le nombre exact de victimes des chambres à gaz, voire nier que ces dernières aient servi à autre chose qu'à épouiller les détenus), le noyau premier est la négation de l'intersubjectivité.

Comment inventer la rumeur ?

La rumeur est, bien qu'on l'ait affublé de caractéristiques antédiluviennes, un concept récent. Je sais, le sous-titre du bouquin de Kapferer le clame, la rumeur est le « *plus vieux média du monde* »¹²; Rosnow & Fine vont dans ce sens aussi, affirmant sans peur qu'elle est « *le sujet de toute conversation humaine depuis que l'humanité a acquis le pouvoir du verbe* »¹³; mieux encore, dans un livre paru l'année dernière, Reumaux confesse : « *en avançant dans le temps, on peut associer la rumeur à la parole humaine* »¹⁴. Rassurons-nous, ces assertions pseudo-historiques valent largement les représentations de sens commun, du genre à associer « *une large part de nos conversations ordinaires est constituée de rumeurs* »¹⁵, ainsi que le font Allport & Postman; du genre à conclure que la rumeur est « *la forme de communication la mieux partagée du monde* »¹⁶

¹¹ PONSONBY, Arthur, 1928. *Falsehood in War-Time : Containing an Assortment of Lies Circulated Throughout the Nations During the Great War*. Londres : G. Allen & Unwin.

¹² KAPFERER, Jean-Noël, 1987. *Op. cit.*

¹³ « *Rumor and gossip have been the subject of human conversation since man acquired the power of speech.* » ROSNOW, Ralph L. & Gary Alan FINE, 1976 : 94. *Rumor and Gossip – The Social Psychology of Hearsay*. New York : Elsevier, 157 pages.

¹⁴ REUMAUX, Françoise, 1996 : 5. *Op. cit.*

¹⁵ « *A large part of ordinary social conversation consists of rumor mongering.* » ALLPORT, Gordon W. & Leo J. POSTMAN, (1947) 1965 : VII. *Op. cit.*

¹⁶ FLEM, Lydia, 1982 : 18. « *Bouche bavarde et oreille curieuse.* » *Le genre humain (Paris, Fayard)*. N° 5 (automne – La rumeur), pages 11 à 18.

(Flem) ; ou même à pondre des élucubrations passéistes ou nostalgiques d'une *Gemeinschaft* idéale¹⁷...

[La rumeur est] *une résurgence du système d'information de l'Afrique traditionnelle, système tombé en désuétude depuis l'introduction des médias dans les sociétés africaines. La Radio-trottoir serait donc la revanche de l'ancien sur le moderne, de l'africanité sur l'euroanéité, du tam-tam sur la cloche de l'église.*¹⁸

Pourtant, c'est évident, on n'a jamais parlé de rumeur ailleurs que dans nos *Gesellschaften* modernes. Dans la langue latine, d'où vient le mot français, *rumor* désignait des "nouvelles" ou la "réputation". Pas ce que nous connaissons aujourd'hui. On ne trouve pas d'emploi du terme avant le XX^e siècle dans le sens de "bruit qui tue", ainsi que je qualifierai grossièrement la rumeur moderne. Attention, je réprécise : le mot existait, bien sûr ; pas son acception, pas son sens moderne.

Le principe n'est pas nouveau : la "crise" par exemple, telle que nous la connaissons, n'est née qu'au XVIII^e siècle. Auparavant, là aussi, si le mot existe, il recouvre un sens qui nous apparaît restreint : un contexte individuel, une acception médicale. Ce n'est que chez Rousseau « *qu'apparaît une problématique moderne du terme crise* »¹⁹, c'est-à-dire en un sens collectif et « *politique* », où subsistent cependant les notions nosographiques précédentes.

Comme tous les concepts des sciences humaines, celui de "rumeur" a été construit. Et il partage avec le concept de "tradition", telle que décrite par Eric Hobsbawm (dans *The Invention of Tradition*²⁰), la perversité de se réclamer "hors temps" : la rumeur, entendrez-vous partout, mais c'est vieux comme le monde ! Avec pour meilleure preuve, le proverbe « *Il n'y a pas de fumée sans feu* ». Comme si ça prouvait quelque chose ! Comme si, lorsque la rumeur s'autoproclame « *intemporelle* »²¹, il faut la croire. Comme si, lorsque la rumeur se prétend agissante (un mensuel affichait dernièrement, à la une, corps 72, le titre : « *La rumeur qui tue* »²²), il ne fallait pas faire un effort pour se souvenir

¹⁷ TÖNNIES, Ferdinand, 1887. *Communauté et société*. Paris : PUF, 248 pages. La communauté (*Gemeinschaft*) y est floralement décrite de nature affective et existentielle (*Wesenwille*), à l'opposé d'une société (*Gesellschaft*) rationnelle (*Kürwille*).

¹⁸ EKAMBO, Duasenge Ndundu, 1985 : 30. *Radio-trottoir — Une alternative de communication en Afrique contemporaine*. Louvain-la-Neuve (Belgique) : Cabay, coll. « Questions de communication », 238 pages.

¹⁹ Georges BENREKASSA, 1995 : 23-35. *Le langage des Lumières*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 354 pages.

²⁰ HOBBSAWM, Eric, 1983. *The Invention of Tradition*. Cambridge : Cambridge University Press.

²¹ FROISSART, Pascal, 1995. « La rumeur ou la survivance de l'intemporel dans une société d'information ». *Recherches en communication*. N° 3, pages 63 à 81.

²² SOUDAN, François, 1997 : 12-15. « La rumeur qui tue ». *Jeune Afrique*. N° 1 889 (19-25 mars), pages 12 à 15.

que les actes de langages n’*agissent* point. Comme si, lorsque la “race” s’affirme concept scientifique, il ne fallait pas tenter de lui dénier toute scientificité²³.

Bref, la rumeur est un concept construit récent, dont on peut presque dater le surgissement : en 1902, sous la plume d’un psychologue allemand, William Stern²⁴, qui, pourchassé par les Nazis, émigrera aux États-Unis et deviendra professeur à Harvard. Là où, comme par un fait exprès, Allport & Postman enseignèrent également (ils le citèrent abondamment quand ils le purent²⁵).

Comment être certain de mon fait ? Comment reconnaître la “modernité” de la rumeur et lui donner une date de naissance ? Je crois pouvoir vous en donner une mesure positive : la rumeur est devenue moderne le jour où l’on en a fait sortir le sujet. C’est-à-dire le jour où l’on a privé l’acteur “rumorant” ou “rumoré” de ses attributs ontologiques fondamentaux : son libre arbitre, sa capacité négentropique, son identité.

Croire en la rumeur, c’est nier le sujet

La négation du sujet est tout particulièrement à l’œuvre dans le dispositif conçu pour étudier les rumeurs. Pour nous, il est connu, voire trivial : c’est le jeu enfantin du “téléphone arabe”. Et j’en connais autour de cette table qui l’ont reproduite dans leurs classes respectives, pour mieux illustrer le fameux phénomène de rumeur (moi le premier !). La manœuvre est en effet un classique de la psychologie sociale²⁶, surnommée carrément « *procédure standard* » par Allport & Postman²⁷. Il s’agit de présenter un dessin, une photo ou n’importe quel « *stimulus visuel* »²⁸ à un premier sujet, et de demander d’en donner la description la plus fidèle possible à l’un des sujets qui étaient isolés et que l’on fait alors

²³ Cf. TAGUIEFF, Pierre-André, (1986) 1988 : 165. *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*. Paris: La découverte, coll. « Armillaire », 644 pages.

²⁴ STERN, L. William, 1902. *Zur Psychologie der Aussage – Experimentelle Untersuchungen über Erinnerungstreue*. Tiré à part. Berlin : J. Guttentag, 56 pages. Apparaît aussi dans *Zeitschrift für die gesamte Strafrechtswissenschaft*. Vol. XXII, cahier 2/3, pages 315 à 370.

²⁵ ALLPORT, Gordon W. & Leo J. POSTMAN, (1947) 1965 : 49-54. *Op. cit.*

²⁶ Par exemple, cf. FRAISSE, Paul, (1956) 1967 : 315-317. « Expérience n°65 – Les rumeurs ». In *Manuel pratique de psychologie expérimentale*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque scientifique internationale. Section psychologie », 406 pages.

²⁷ ALLPORT, Gordon W. & Leo J. POSTMAN, (1947) 1965 : 65-74. *Op. cit.*

²⁸ Ainsi que le décrivent PETERSON, Warren A. & Noel P. GIST. « Rumor and Public Opinion ». *American Journal of Sociology*. Septembre 1951, vol. 57, n° 2, pages 159 à 167. Le terme *stimulus* a son importance, évidemment, renforçant le lien entre la psychologie behaviorale et les études fonctionnalistes. Au lieu de présenter un sucre à un chien, on présente une image à des collégiens, et on poursuit le même raisonnement tout au long de la chaîne de sujets : il ne s’agit de rien d’autre que de mesurer l’influence d’un stimulus sur un objet abstrait composé de plusieurs sujets mis dans des conditions d’expérience. L’entourloupe n’a pas été découverte à ce jour.

entrer, et qui répétera à son voisin, et ainsi de suite. L'expérience est simple et bien rodée²⁹.

CONDUITE DE L'EXPÉRIENCE. — [...] *Tout en regardant l'image, le premier S[ujet] fait donc son récit au second S, à qui on a donné l'instruction suivante: « Le premier S va vous décrire une scène dont il a été témoin; écoutez-le bien pour pouvoir rapporter les faits au S suivant. »*

Le récit du premier S terminé, l'E[xpérimentateur] reprend la gravure et la cache. On introduit alors le troisième S, auquel on donne l'instruction suivante: « Le second S va vous raconter une scène qu'il a lui-même entendu raconter; écoutez-le bien pour pouvoir rapporter les faits au S suivant. » Le second S fait son récit, mais sans se reporter à l'image, qu'il ne doit pas avoir vue.

On procède de même pour les S suivants.

ANALYSE DES RÉSULTATS. — *Faire un tableau avec autant de colonnes que de S.*

À partir de l'enregistrement au magnétophone ou des notes des secrétaires, écrire dans la première colonne le premier récit en mettant un détail sur chaque ligne. Pour le second récit, mettre une croix en face de détails qui se retrouvent identiques. S'ils ont été transformés, mettre la nouvelle version; s'ils ont été ajoutés, les inscrire en bas de la colonne.

Procéder de même pour les autres récits.^à

L'expérience est appréciée des enseignants et de leurs étudiants, car elle est « spectaculaire »³⁰ et provoque le plus souvent de nombreux rires³¹. Mais où est passé le sujet dans cette mascarade scientifique ? En fait, il a un peu disparu. Si je voulais faire du mauvais esprit, je remarquerais tout d'abord que dans cette description de l'expérience, il est surnommé « S », comme s'il était trop long d'écrire « *Sujet* »... Dans cette veine, ça me rappelle immédiatement la mode actuelle des médias qui qualifient d'« anonymes »³² tout ce qui bouge sans l'étiquette « journaliste » ou « politicien ». Oui, on assiste bien là à la première « dissolution » du sujet : dans la rumeur, le sujet perd son nom. Il n'est plus que

²⁹ Ils reprennent en effet, sans presque en citer l'auteur, la méthodologie de KIRKPATRICK, Clifford, 1932. « A Tentative Study in Experimental Social Psychology ». *American Journal of Sociology*. Vol. 38, n° 2 (septembre), pages 194 à 206.

^à FRAISSE, Paul, (1956) 1967 : 316. *Op. cit.*

³⁰ ROUQUETTE, Michel-Louis, 1975 : 70. *Les rumeurs*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Sup », 126 pages.

³¹ « *Usually amidst laughter* ». ALLPORT, Gordon W. & Leo J. POSTMAN, (1947) 1965 : 67. *Op. cit.* Pour compléter le tableau, le procédé est tellement efficace qu'il est souvent employé par les humoristes pour stigmatiser à la fois l'inventivité de leurs victimes et à la fois leur bêtise. Cf. RUQUIER, Laurent, 1997 : 11 h 40. « On prend la semaine et on recommence ». *France Inter*. Dimanche 2 & 24 mars.

³² Expression à la mode dans le micro-milieu du journalisme parisien, désignant les gens normaux. L'équivalent anglo-saxon *no-names* en est très proche. (Horrible remarque que je ne peux m'empêcher de faire : le seul endroit de l'Histoire où les êtres humains ont été dépouillés de leurs noms sont les camps de concentration nazis.)

moyen et non plus fin, pour parler en termes kantien, d'une action qui le dépasse largement. Il aliène son individualité à un dispositif artificiel qui ne tient sur rien d'autre qu'une mise en scène.

La mise en scène explique les raisons pour lesquelles le sujet accepte de s'assujettir. Il n'en a pas le choix. La plupart de ces expériences de "téléphone arabe" se font en effet en public (Allport & Postman commencent la description de leur expérience par « *Prenez une classe d'université ou dans le public d'une réunion...* »³³). Le sujet est donc inséré dans une structure sociale fortement ritualisée : refuser de se prêter à l'expérience n'est pas seulement le refus objectif d'une alternative, mais également le symbole groupal d'une position personnelle ; le refus d'obtempérer aux consignes de l'expérimentateur (ou de l'animateur, ou même simplement d'un *leader*) convoque à l'intérieur de la dynamique du groupe un ensemble d'affects qui va bien au-delà du refus personnel. Les sujets sont mis en position, par la mise en scène, de jouer le jeu.

Mais le sujet ne perd pas seulement son libre arbitre du fait de la mise en scène. L'acceptation des règles du jeu le coupe également du sens commun. Dans la vie quotidienne, il est bien rare en effet d'écouter bouche bée les gens, sans les interrompre, pas plus qu'il n'est courant de répéter mot pour mot leurs paroles. La consigne contraignante de l'expérimentateur, limitant la communication à un binôme audition-phonation, vient de réduire le sujet au plan de la machine, incapable de création, destiné à la seule entropie informationnelle (c'est la raison pour laquelle les résultats de ces expériences sont toujours les mêmes : quels que soient les récits,

*le deuxième sujet de la chaîne commet approximativement 30 % d'erreurs et d'oublis par rapport à la description du premier, et l'on relève ensuite 10 à 12 % d'erreurs supplémentaires ou d'oublis par sujet jusqu'à la cinquième transmission environ.*³⁴

Le libre arbitre étant passé à la trappe, voilà la libre communication qui disparaît également. Ce n'est pas tout. Le sujet subit également durement le contrecoup de la distribution des rôles. Dans le groupe ainsi constitué, tous les sujets sont au même plan face à la rumeur. Ils se retrouvent non plus en situation d'égalité (ils ne peuvent se questionner, ni même répéter) mais d'uniformité. Sauf un : l'expérimentateur. L'acceptation des rôles a donc pour corollaire l'immédiate sujétion à une figure de "chef", à ses méthodes et à ses désirs. On se trouve là dans une situation sociale de nature totalement autoritaire, où le groupe ne s'est pas autoconstitué et où la hiérarchie est imposée. Non, je n'ai pas encore employé la notion de fascisme... Pas encore.

Enfin, le l'acceptation du texte initial pose également problème : admettre qu'il n'existe qu'une version de la réalité, qu'un seul texte de départ, est fort biblique mais peu réaliste. Pire, le protocole est le plus souvent conçu *de manière* à induire en erreur les sujets de l'expérience : ainsi, dans l'un des stimuli proposés par

³³ « *Out of a college class or forum audience...* » ALLPORT, Gordon W. & Leo J. POSTMAN, (1947) 1965 : 65. *Op. cit.*

³⁴ MARC, Pierre, 1987 : 71. *De la bouche... à l'oreille – Psychologie sociale de la rumeur*. Cousset (Suisse) : Delval, 254 pages.

Allport & Postman remarque-t-on que l'illustrateur (il s'agit d'un dessin³⁵) a dessiné une affiche vantant les mérites d'une marque de cigarettes, les « Lucky Rakes ». Je ne vois qu'un faux débat à glauser ensuite sur le fait que, dès la première transmission, le sujet a rétabli le nom original, les « Lucky Strikes »... Si, pour le sujet, il s'agissait de rétablir une faute de frappe ou d'impression, je ne vois aucun appauvrissement, ni « nivellement »³⁶, mais au contraire un souci d'explicitation. Tout acteur construit un réel en fonction du cadre de ses expériences, de ses aspirations et de son environnement. Imposer une seule vision, sans aucune possibilité de discussion, est sinon dictatorial du moins totalement irréaliste.

Bref, je viens de faire la critique du dispositif créé de toute pièce par une série de théoriciens de bureau pour étudier un phénomène qu'ils appellèrent rumeur mais que personne n'a jamais vu avant le XX^e siècle. Le dispositif recèle en son sein une série de présupposés réducteurs qui touchent à la notion même de sujet et ne le laisse pas indemne. Le sujet de la rumeur est, par pseudo-définition, assujéti : il ne conteste ni les règles (qui fait de lui un répondeur enregistré), ni le texte initial (qui fait de lui un disciple), ni les rôles (qui font de lui un mouton dans le troupeau mené par un berger), ni le théâtre (qui fait de lui un simple pion dans un jeu de dames). Ce n'est donc plus un sujet humain, empirique, mais un sujet idéal (enfin, idéal pour le dictateur qui sommeille en chacun de nous).

Croire en la rumeur, c'est adopter une série de présupposés dangereux que ne renieraient pas les intégristes historicistes avec lesquels nous avons débuté ce texte. C'est par exemple croire que la rumeur est le récit d'un quelconque événement réel, dont l'interprétation serait unique et contrôlable par une instance telle... l'État, et dont la nature serait déformée par la seule transmission. C'est croire également que l'observateur n'est pas acteur de son observation³⁷, que la communication se résume à une injonction behavioristo-pavlovienne, type « *Écoute ! Répète !* » sur un stimulus unique³⁸. C'est croire enfin que le réel peut se résumer à une “information” (dont on se rappellera utilement qu'au sens strict elle n'est que mathématique – excluant déjà le sujet de son champ d'application !) dont le “décodage” est automatique et obligatoire, et la validité vérifiable en tout temps, en tout lieu, par une *autorité* compétente, une police de la pensée digne de 1984.

Au total, cependant, ce *credo* ne mène à rien, et le dispositif positiviste d'Allport & Postman ne résout rien. Car vous pouvez mettre ce que vous voulez dans ce fameux moulin à rumeur, tel qu'il est présenté. N'importe quoi : une recette de

³⁵ Reproduit dans ALLPORT, Gordon W. & Leo J. POSTMAN, (1947) 1965 : 71. *Op. cit.*

³⁶ *Ibid.*, pp. 80-86.

³⁷ Cf. Edgar MORIN, 1981. « La phénoménologie de la perception ». *Pour sortir du XX^e siècle*. Paris : Fernand Nathan, 380 pages.

³⁸ Toutes les études traitant de la distorsion de la rumeur (Knapp, Allport & Postman, Dodd, etc.) prennent appui sur un ouvrage classique de Frederic C. BARTLETT, psychologue behaviorist. Dans *Remembering* (Cambridge, Cambridge University Press, 1932), celui-ci décrit la transmission sérielle de l'information: dans le but de mesurer dans le temps la rétention des détails, il présente un dessin à un sujet, l'ôte et le fait dessiner après quelques secondes; puis il demande à un second sujet de prendre modèle sur le second dessin, après l'avoir ôté un court laps de temps. Bref, le hibou proposé au premier sujet se transforme soudain en chat...

cuisine, un discours de politicien, un liste de numéros de téléphone... Le résultat sera toujours le même. Une lente dépréciation de l'information, dont la courbe respectera la fameuse loi de l'entropie ($D = a \log P$, avec D la diffusion, P le nombre d'intermédiaires et a une constante « à *taux de stimulation constant par tête d'habitant* »³⁹ comme l'aime à dire le statisticien sans foi ni loi... de Weber-Fechner). Cela ne prouvera donc rien sur la nature de la rumeur, ni sur la nature du processus. L'expérience est une pseudo-expérience, totalement reproductible mais en rien scientifique. On ne peut tirer du dispositif aucune conclusion, aucun constat, qui ne soit applicable au genre humain – libre par essence.

Mort de la rumeur

En conclusion, la « *procédure standard* » qui a présidé à la naissance de la rumeur est une manipulation perverse de concepts et de bonne volonté, un méli-mélo compliqué d'idées et d'idéologies. Allport & Postman ont ressorti ce beau modèle normatif des tréfonds du début du siècle. Ils espéraient nous faire croire à l'existence d'un phénomène appelé rumeur dans lequel tous les acteurs sont aliénés et assujettis. Il semble qu'ils aient réussi plus qu'à leur espérance. L'irruption nauséabonde de Jean Plantin dans la littérature sur la rumeur en est une preuve ultime. En utilisant le mot "rumeur" dès le titre, à côté du terme initial de "mensonges", le risible "réviseur" tente d'accréditer l'existence d'une information pure et dure qui serait accessible à ceux qui voudraient s'en donner la peine, et qui, en l'occurrence, serait occulté par je ne sais quel complot. En notant en bas de page chaque récurrence de récit (les chambres à gaz n'existent pas car on en parlait déjà en 1914), le "réviseur" pense trouver la preuve du complot. Il participe d'une double négation du sujet : il nie le témoignage d'autrui [or des milliers de déportés sont revenus des camps, et parmi eux, des médecins chargés de faire le tri préalable, des détenus obligés de dépecer les cadavres – mais non, cette parole ne compte pas... Pour les "réviseurs", seuls comptent les "faits"], et il nie l'existence d'une réalité qui ne serait pas une et indivisible. Intégriste de la vérité, exégète du fait, il a objectivement raison de se servir de la rumeur d'où tout sujet est absent. Mais ça ne sent pas bon. Pas bon du tout.

Faire croire en la rumeur, c'est faire croire en la pureté de la raison, en la pureté du fait. Or la raison n'est que doute, le fait n'est qu'hypothèses. Mais on ne récolte que ce que l'on sème. Si les "réviseurs" d'histoire fauchent à présent les plates-bandes des rumorologues, c'est que ceux-ci ont cru trop fort à la branche sur laquelle ils étaient assis. Au lieu de la couper eux-mêmes, ils ont attendu qu'elle pourrisse. On entend avec les éructations des "réviseurs" les premiers craquements. Il faudra bien un jour admettre la mort des concepts. Je commencerai par celui de rumeur.

³⁹ STOETZEL, Jean, (1963) 1978 : 253. « Problèmes de psychologie collective ». *La psychologie sociale*. Paris : Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 316 pages.